Série 3.

IMAGES ENFANTINES







MAISON
QUANTIN
7 RUE St BENOIT



MICHELET SC.

L. ARBANT

IMAGES
ENFANTINES



MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
7, rue Saint-Benoît, Paris

L'IDÉE DE CORENTIN



Le petit Corentin s'en allait tous les matins à l'école du village en mangeant une bonne tartine de beurre. Il tenait toujours son chapeau sous le bras pour bien montrer ses cheveux qu'il avait fort beaux.



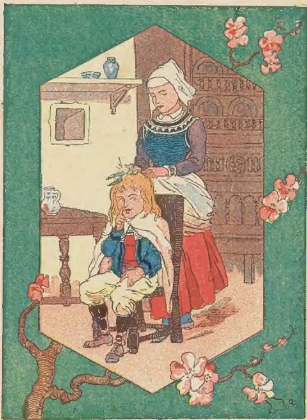
Une fois, pendant la classe, son voisin Yvon s'avise de le pincer sournoisement ; voyant maître Alain occupé ailleurs, Corentin, qui n'est pas la patience même, lui administre sans plus se gêner une volée de coups de règle.



Malheureusement, maître Alain se retourne avant la fin de cette correction méritée, et, pour rétablir l'ordre des choses, il accourt et tire violemment quelques mèches des beaux cheveux du pauvre Corentin.



Comme vous pensez, cette façon d'agir fit bien mal à Corentin. Il revint à la ferme et raconta à sa mère, avec force larmes, sa lamentable histoire. La brave femme prit part à sa douleur et le consola de son mieux.



Après avoir déjeuné, Corentin, qui en avait toujours gros sur le cœur contre maître Alain, crut trouver une idée superbe : il pria sa mère de lui couper les cheveux. La maman prit des ciseaux et le rasa complètement.



L'heure de la classe approchant, Corentin reprit le chemin de l'école ; en route, il rit beaucoup de son invention. Du reste, son entrée en classe fut des plus réussies et produisit un grand effet sur les camarades.



Maître Alain l'appelle au tableau pour lui faire épeler des phrases. Corentin croit que l'heure de la vengeance a sonné, et il esquisse une grimace épouvantable accompagnée d'un geste irrespectueux par excellence.



Mais Corentin a compté sans le reflet des lunettes du professeur ! Furieux, maître Alain se retourne, et, sans être embarrassé le moins du monde, il empoigne le pauvre écolier par l'oreille gauche qu'il tire à la lui arracher.



Corentin comprit qu'il avait trouvé plus malin que lui, et, en considération de l'oreille droite, il prit la ferme résolution de rester tranquille en classe et de ne plus manquer de respect à maître Alain à l'avenir.

HISTOIRE D'UN NEZ



Le petit Désiré était un charmant enfant qui n'avait qu'un défaut.



C'était de se mettre les doigts dans le nez. Il le faisait partout, même dans la rue.



Sa mère, qui en était désolée, faisait tout pour l'en corriger; un jour, elle alla jusqu'à le fouetter d'importance, et devant témoin.



Le lendemain, elle le menaça d'un sort pareil à celui de la Vénus de Milo, qui, affligée du même vice, fut, en punition, privée de ses bras.



Mais tout était inutile : Désiré se livrait de plus en plus à son horrible passion, si bien qu'un jour il s'aperçut que son nez enflait.



Regardez le joli garçon ! Quand il se promène, il voit, à côté de lui, une ombre immense qui l'accompagne sans cesse.



Bientôt, c'est à un point tel, qu'à la promenade les gamins le poursuivent pour lui offrir des petits pains de seigle, comme à l'éléphant du Jardin des Plantes.



Épouvantée, sa mère réunit le conseil de famille, et, après un examen attentif de l'état du nez, une opération est décidée.

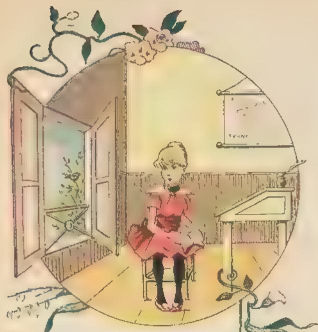


Un fameux tondeur de chiens, coupeur d'oreilles, assisté de deux médecins célèbres, fut appelé, et, à l'aide d'une scie, réduisit le nez phénomène à ses dimensions normales. L'opération fut terrible, mais Désiré la supporta courageusement.



Aujourd'hui, Désiré est un honnête père de famille, établi et conseiller municipal de son quartier. Afin de préserver ses enfants du défaut de sa jeunesse, il leur fait voir son ancien nez conservé dans un grand bocal.

L'ŒUF A SURPRISE



Jeannette trouve sa leçon bien longue, elle aimerait mieux voir le petit nid du jardin



Mais maman a défendu d'y toucher... et la chaleur est accablante ; Mlle Jeannette s'endort.



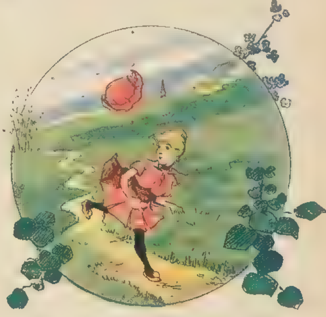
Le souvenir du nid la poursuit dans son sommeil ; elle rêve qu'elle descend au jardin.



Et là, elle regarde curieusement les petits œufs que la mésange y a déposés....



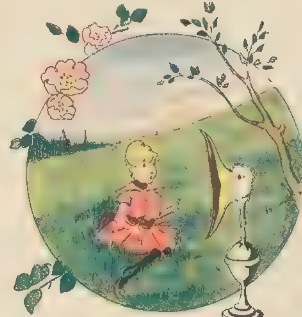
La tentation est bien forte... et puis on ne la voit pas... Elle prend le plus gros œuf...



Mais tout d'un coup elle se sent effrayée de son audace, et la voilà qui s'enfuit à toutes jambes.



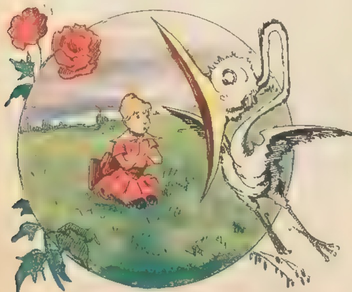
Elle aperçoit par hasard un coquetier dans le jardin ; vite elle y place l'œuf pour le manger.



Mais, ô surprise! l'œuf se brise, et un monstre affreux apparait et ouvre un bec immense.



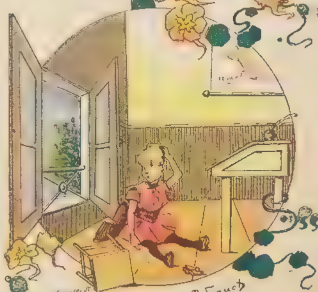
Jeannette s'enfuit... Le monstre se met à sa poursuite et l'a bien vite rattrapée.



Se sentant perdue, Jeannette se jette à genoux et supplie le monstre de ne pas la punir.



Vaine prière! l'immense bec grandit toujours et engloutit la petite désobéissante.



Tout cela n'était qu'un vilain rêve, mais il fit réfléchir Jeannette sur la désobéissance.

LE JEU DU REPASSAGE



Le petit Robin était un charmant enfant de x ans, bien gentil, bien sage, mais qui avait parfois es idées bizarres.



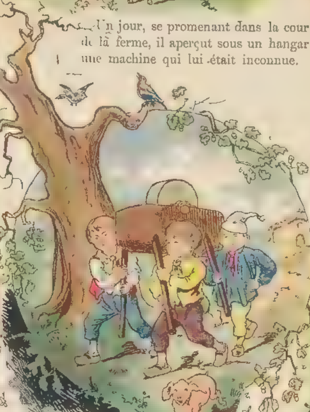
Un jour, se promenant dans la cour de la ferme, il aperçut sous un hangar une machine qui lui était inconnue.



Il ne fit qu'un saut à travers le village pour aller chercher ses petits camarades et leur faire part de sa trouvaille



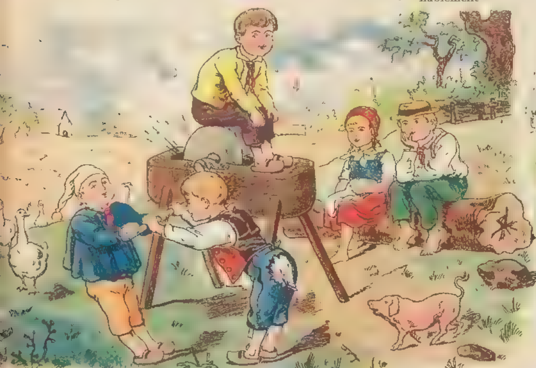
Nicolas, Jacob et Pierrot accoururent au plus vite our voir la machine, et ils décidèrent avec Robin qu'il avait là matière à passer une excellente après-midi.



Ils transportèrent donc la machine dans un lieu où ils s'établirent convenablement



Robin, en qualité d'inventeur, réclama l'honneur de s'asseoir le premier sur la machine. Jacob lui fit la courte échelle et Robin prit position.



Nicolas et Jacob se mirent à tourner gravement la manivelle. C'était une ensation exquise. Quand Robin se fut déclaré satisfait, Nicolas lui succéda. Pierrot t sa petite sœur allèrent s'asseoir tranquillement en attendant leur tour.



Malheureusement, Pierrot et Jacob ne purent s'entendre et il fallut en venir à de pénibles explications. Au fort de la discussion, ils renversèrent la machine qui faillit écraser le pauvre Nicolas.

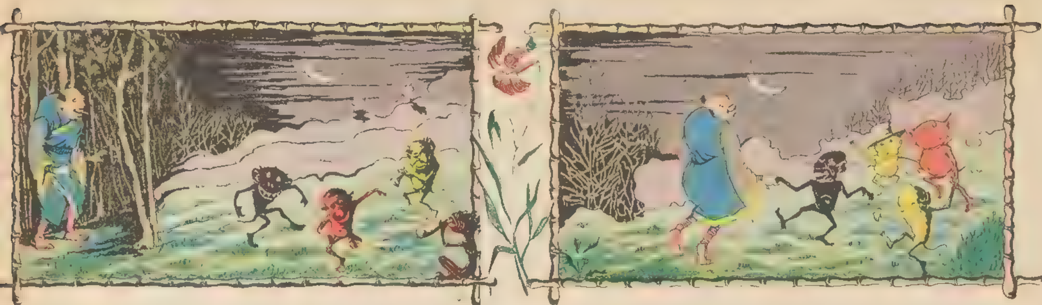


Sur ces entrefaites M. Robin père rentra à la ferme.



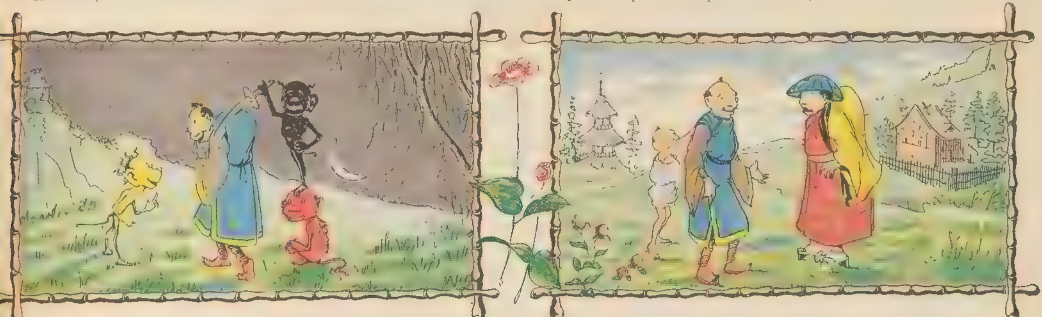
Jacob et Pierrot avaient fini par tomber d'accord et chacun avait pu se prélasser à son aise. On allait faire monter la petite sœur quand M. Robin père fait irruption sur la scène un fouet à la main. Chacun en eut sa part, d'autant plus facilement que les culottes n'avaient plus besoin d'être déboutonnées.

LES DEUX BOSSUS



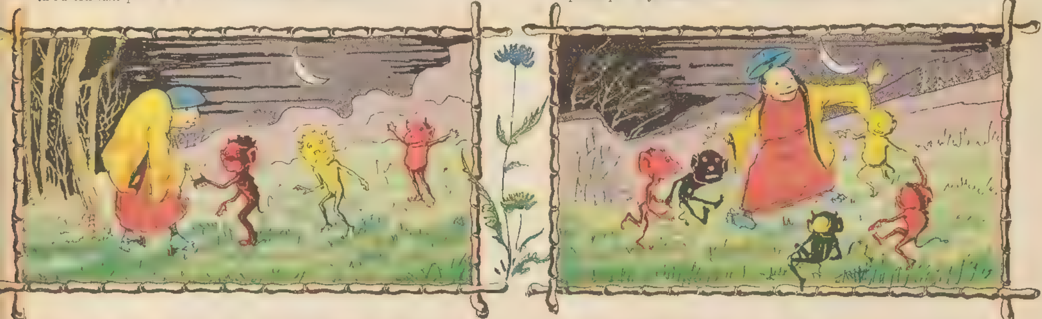
Un soir que Lou-Fou, le petit bossu, rentrait un peu plus tard que de coutume, il aperçut, sur la lisière d'un bois, une bande de petits lutins qui sautillaient, et eut vite fait de se cacher.

Mais il fut bientôt découvert et l'un des lutins vint le prier de se mêler à leurs danses ; ce que Lou-Fou accepta aussitôt, car il savait qu'il faut se plier aux caprices de ces petits êtres méchants.



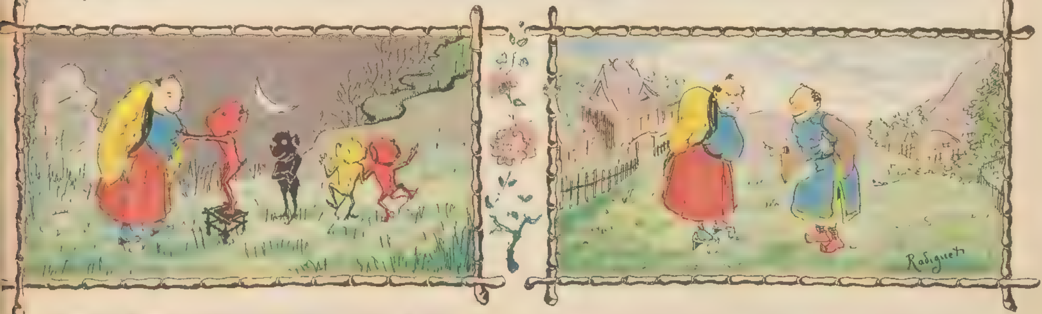
Jusqu'au lever du jour, il dansa. Avant de disparaître, les lutins le remercièrent de son entrain, et, comme récompense, lui coupèrent sa bosse, mais en l'avertissant qu'on la lui remettrait s'il venait une seconde fois.

Lou-Fou partit au plus vite et se mit à raconter cette singulière aventure. Or, il y avait dans le même pays un autre bossu, du nom de Tu-Yau ; poussé par la jalousie, il résolut de faire comme Lou-Fou.



Aussi, le soir même, il se rendit à l'endroit qui lui avait été indiqué. Les lutins étaient là, et, le prenant pour Lou-Fou, coururent à lui. Tu-Yau se montra plein d'amabilité.

Les danses commencèrent, plus échevelées que la veille. Tu-Yau, dansa, sauta avec frénésie pendant toute la nuit ; les petits lutins riaient, en tournant autour de lui.



Quand vint le jour, l'un des lutins s'approcha de Tu-Yau en lui disant : « Tu as fort bien dansé, mais voici l'heure de remplir notre promesse. » Et, en même temps, il lui appliqua sur la poitrine la bosse de Lou-Fou.

Tu-Yau, s'enfuit honteux et désespéré ; Lou-Fou ne put s'empêcher de rire en le voyant. Que faire ? Tu-Yau quitta son pays et vint en France, où il joue dans un guignol le rôle de Polichinelle.

LE PREMIER CIGARE



Se croyant un homme à douze ans, le petit Isidore
mpara un jour de la pipe paternelle pour fumer, ce
i le rendit affreusement malade.



Une autre fois il entra chez un marchand de tabac; celui-ci l'envoya chez l épicier, où, pour un sou, il trouverait un cigare... en chocolat.



Résigné à attendre encore, Isidore se rappela qu'on était au 12 mai, et que dans deux jours il irait souhaiter la fête de son parrain, M. Isidore Lepingre.



Au jour dit, il s'empressa d'aller lui offrir ses vœux;
. Isidore Lepingre sortit de sa poche une belle pièce
cent sous, en témoignage de sa vive satisfaction.



Isidore alla immédiatement écorner sa pièce dans le bureau de tabac le plus proche. Il acheta une douzaine de gros londrès, et en alluma un dans la boutique.



Il sortit, dédaigneux de l'attitude très irrespectueuse de la marchande et de ses trois filles. Puis, il se dirigea vers les grands boulevards.



Il faisait un temps superbe ; il y avait dans les rues
aucoup de monde. En passant devant les glaces des
utiques, Isidore se trouvait une excellente tournure.



Mais soudain, un malaise le prit. « C'est le soleil de mai », pensa-t-il. Il s'assit sur un banc, en jetant son cigare, qui trouva sur le champ un propriétaire.



Le temps se couvrait et le malaise d'Isidore ne faisait qu'augmenter. « Ce n'est pas le soleil, se dit-il, c'est le londrès! »



Un gardien de la paix qui passait s'inquiéta de sa
eur, un rassemblement ne tarda pas à se former.
I… était un supplice.

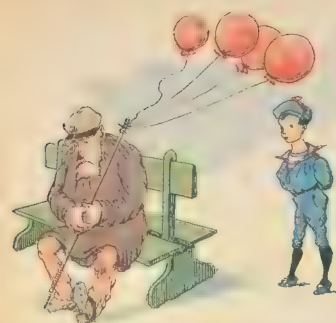


Il donna son adresse au gardien de la paix, qui fit approcher une voiture, et l'y porta, aidé d'un petit pâtissier, comme il y en a toujours dans les rassemblements.

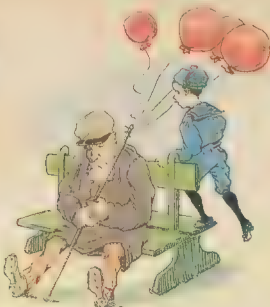


En rentrant chez ses parents, Isidore se coucha et fit d'améres réflexions sur sa conduite. Il fut malade pendant trois jours, mais redevint raisonnable.

ASCENSION DE TOTO



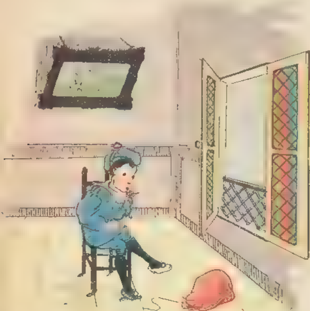
Ah! si je pouvais avoir un beau ballon rouge, comme je serais heureux! Ainsi pensait Toto, en regardant un marchand de ballons endormi sur un banc.



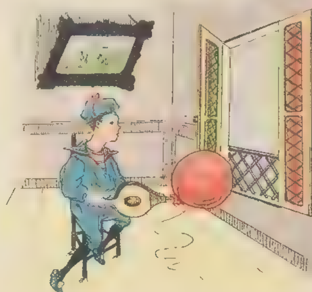
Une mauvaise pensée lui traverse l'esprit : « Puisqu'il dort, je vais en détacher un. » Et Toto monte sur le banc, prenant garde de ne pas réveiller le dormeur.



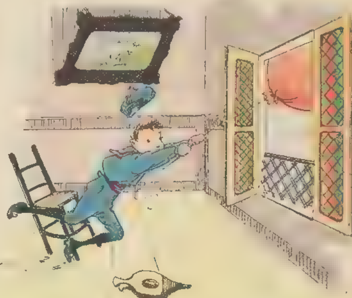
Le ballon volé, Toto s'enfuit à toutes jambes. Il se retourne, craignant que le marchand ne se réveille et ne se mette à sa poursuite pour reprendre son bien.



De retour chez lui, Toto s'aperçoit que son ballon est tout dégonflé. Hélas! que faire? Le voilà fort embarrassé; il se demande comment le gonfler de nouveau.



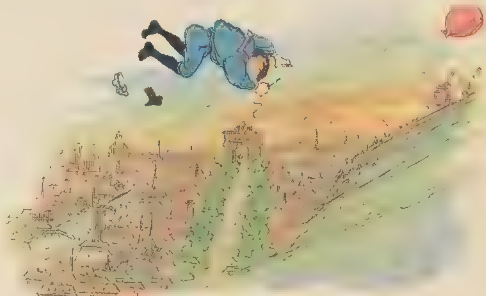
A force de chercher, il trouve un soufflet. Quelle idée! Il a vite fait de s'en emparer, et, après de longs efforts, voit son ballon reprendre sa première forme.



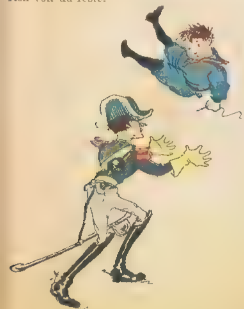
Toto souffle toujours, le ballon grossit encore, et tout à coup attire Toto. Celui-ci cherche à le retenir; mais en vain, et il se sent enlever dans l'air avec le ballon.



Alors, commence pour Toto un voyage fantastique. Il vole avec une rapidité vertigineuse; il passe au-dessus des villages, des rivières et des bois, sans rien voir du reste.



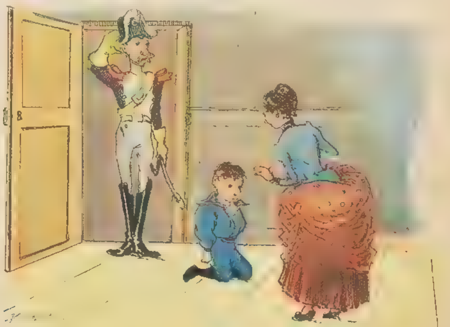
Le voici au-dessus de Paris; il vient de traverser les Champs-Élysées, quand la corde du ballon casse tout à coup; le malheureux Toto tombe du haut des airs.



Par bonheur, un gendarme, qui marchait tranquillement, les yeux en l'air, l'aperçut et tendit les bras pour le recevoir.



Stupéfait, le gendarme demanda à Toto ce que signifiait cette chute extraordinaire. Toto raconta ce qui lui était arrivé.



Le bon gendarme reconduisit le petit Toto chez sa mère; l'enfant se jeta à genoux et avoua sa faute, mais sa maman le releva en l'embrassant, car il avait été assez puni.

EN CONTRAVENTION



Trois collégiens en vacances, Pierre, Henri et Fernand, grands amateurs de vélocipède, partirent un jour en promenade, dans les environs de la ville qu'ils habitaient.

La chaleur était insupportable ; après trois heures de route ils mirent pied à terre, cherchant des yeux un endroit où ils puissent se mettre à l'ombre et se reposer de leur fatigue.

Ils aperçurent enfin un arbre, dans un petit enclos ; en dépit de l'écriteau qui leur en interdisait l'entrée, ils enjambèrent la barrière et s'installèrent tranquillement.



Tout à coup un garde champêtre leur apparut, menaçant : « Procès-verbal, morbleu ! suivez-moi chez M. le Maire et tout de suite.

A peine le garde champêtre avait-il prononcé ces paroles peu engageantes, que les trois collégiens sautèrent sur leur vélocipède et s'éloignèrent grand train, sans oublier, les polissons, un geste des plus familiers qu'ils esquissèrent avec un ensemble parfait.

Jamais le père Nicolas n'avait vu chose pareille ! Il demeura atterré, puis, prenant son parti, il résolut d'aller chercher un de ses confrères et d'attendre leur retour.



Les trois collégiens, qui avaient grand soif, s'arrêtèrent à l'auberge du premier village et demandèrent du vin blanc. Ils causèrent et rirent beaucoup de la stupéfaction du garde champêtre.

Ils burent tant et si bien, que, la séance achevée, les trois amis ne savaient plus trop ce qu'ils faisaient ; ils chantaient avec mille moqueries toujours à l'adresse du pauvre garde.

Au moment du départ, Pierre et Henri eurent toutes les peines du monde à mettre Fernand d'aplomb sur son vélocipède ; il paraissait ne plus savoir se tenir.



Enfin ils partirent. Tout d'abord, ils n'allèrent pas trop mal, mais à un coude de la route apparurent nos deux gardes champêtres. Les trois amis voulurent augmenter l'allure, mais, troublés par le vin, ils dégringolèrent tous de la plus pitoyable façon.

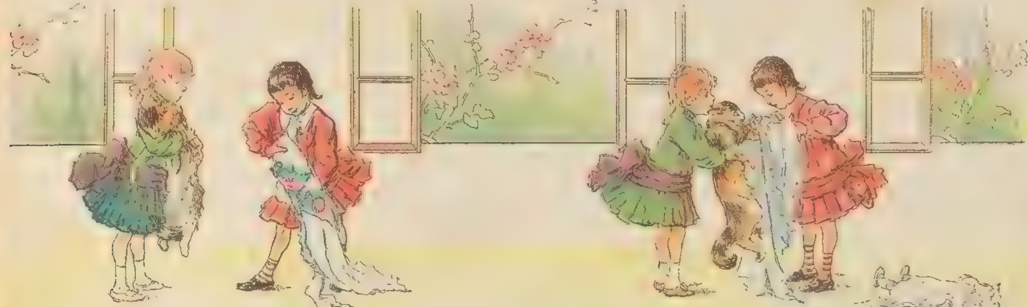
Le père Nicolas et son collègue les remirent sur pied et les conduisirent chez M. le Maire. Celui-ci leur infligea une dure remontrance, et leur conseilla de respecter désormais l'autorité et de ne plus boire tant de bouteilles de vin blanc entre leurs repas. Les trois amis, promirent avec sincérité de bien se conduire à l'avenir.

LA TOILETTE DE MINET



Un jour, Toto dit à Nini : « Si tu veux, nous allons habiller Minet avec le costume de ta poupée ; ce sera bien drôle ! »

Nini ne demande pas mieux. On réveille le chat, qui prend déjà un air mécontent, car il se demande ce que les enfants lui veulent.



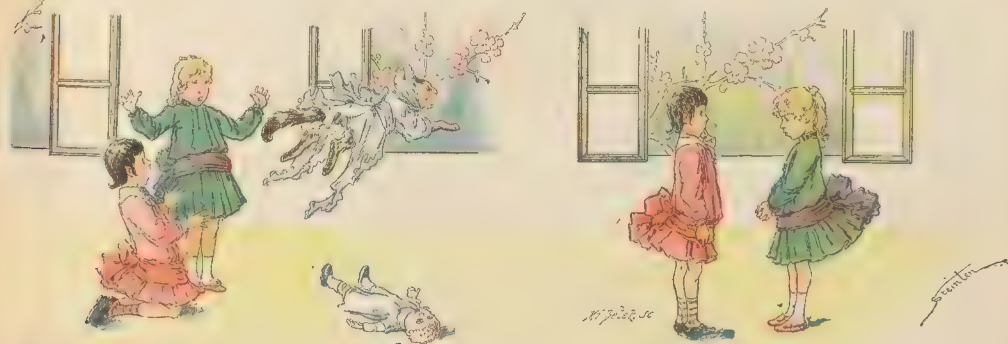
Toto déshabille Bébé, tandis que Nini a pris Minet entre ses bras et le serre bien fort, de peur qu'il ne s'échappe sans permission.

On va commencer la toilette. Minet, trouvant peu drôle d'être tenu en l'air, miaule et se debat ; mais les enfants s'en amusent.



Après bien des efforts, on lui a passé la robe blanche ; Nini lui met à présent la ceinture bleue. Le pauvre Minet est à la torture.

Puis, pour compléter la toilette, Nini le coiffe du bonnet blanc de Bébé. « Comme il est beau ! » s'écrie-t-elle. Mais Minet se révolte,



Et, tout à coup, se dégageant des bras des enfants, il ne fait qu'un saut sur la fenêtre et disparait. Que va devenir la robe de Bébé ?

Devant ce résultat, les enfants se regardent ; Nini est sur le point de pleurer. Voilà ce qui vous apprendra à tourmenter Minet !

LE PANIER D'ŒUFS



Pendant que le père Infolio, vieux bouquiniste, cherche un livre dans ses rayons, deux gamins se préparent à lui jouer une farce qu'ils viennent d'imaginer dans leur méchanceté.



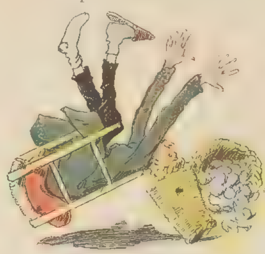
Ils retournent le tabouret dont le brave homme se sert, en mettant sur l'extrémité des pieds le coussin rouge, afin que l'illusion soit complète.



Le père Infolio a trouvé son volume ; il n'a besoin que d'un petit renseignement, mais, pour le chercher plus à son aise, il a l'idée de s'asseoir.



Ouf ! Naturellement le coussin tient à peine, et le malheureux, fort maigre, s'enfonce entre les quatre pieds du tabouret. Quel spectacle ! les méchants gamins se tordent de rire.



Le voilà qui se débat et cherche à reprendre pied ! Il se remue tellement qu'il tombe la tête en arrière, sur un panier rempli d'œufs.



Les œufs se cassent, et la tête du pauvre diable entre dans le panier ; les efforts désespérés qu'il fait l'enfoncent davantage.



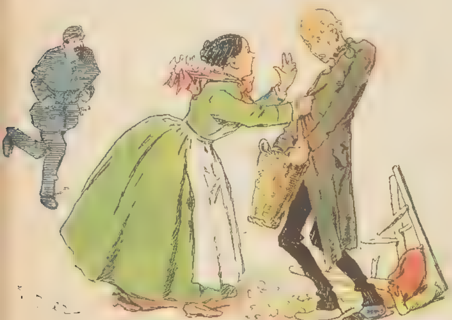
Attirée par le bruit, la marchande sort de sa boutique et regarde avec ébahissement la singulière position de son voisin. Comment a-t-il pu se mettre dans cet état ?



Elle vient à son aide et arrache le tabouret avec peine. De son côté, le père Infolio arrive enfin à se débarrasser du panier, mais le voilà tout couvert de jaune d'œuf !



Un gardien de la paix passait à quelque distance. Il aperçut ce groupe singulier et se dirigea de son côté.



Le bouquiniste sur pied, la marchande lui déclara qu'il avait cassé ois douzaines d'œufs et qu'il devait les payer. L'infortuné regardait panier sans bien comprendre.

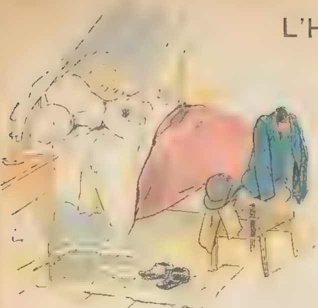


A ce moment, le gardien de la paix s'approche et se fait raconter le fait. « Morbleu, dit-il avec un air terrible, qui casse les œufs, les paie ! » Le pauvre Infolio s'exécuta.



Et les gamins riaient en trouvant leur farce bien réussie. Fi! les sans-cœur et les mauvais sujets!

L'HABIT NEUF



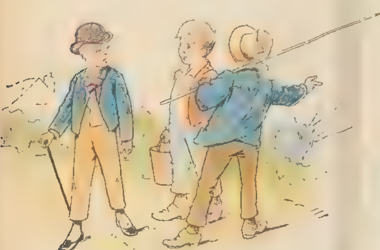
On a fait à Jacques un bel habit neuf. L'enfant en rêve toute la nuit, car il doit le mettre le lendemain qui est un dimanche.



Le matin, sitôt habillé, Jacques va se montrer à sa maman, qui lui fait toutes sortes de recommandations ; mais l'enfant ne les écoute pas.



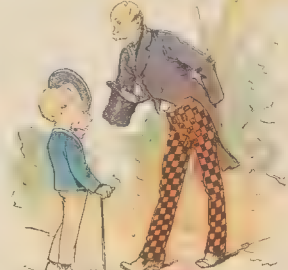
Le voilà dehors ! La tête haute, il parcourt les rues, sans daigner regarder ses petits camarades qui tous les jours jouent avec lui.



Plus loin, le petit orgueilleux rencontre Pierre et Louis, qui partent à la pêche et qui l'invitent à les accompagner ; il refuse d'un air dédaigneux.



En voyant passer Jacques, le père Étienne, cantonnier, le salue. Jacques fait semblant de ne pas s'en apercevoir.



A l'entrée d'un petit bois, l'enfant aperçoit un homme qui lui paraît fort bien. Il le salue et l'étranger lui rend son salut.



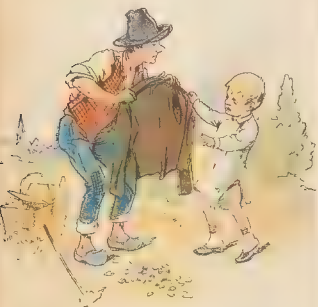
Cet homme, qui errait, cherchant quelque coup à faire, comprend de suite la bêtise de l'enfant. Tout en le flattant, il l'entraîne dans le bois.



Dès qu'ils furent assez écartés, il l'empoigne et le déshabille en un clin d'œil. Jacques, épouvanté, ne pense même pas à appeler au secours.



Puis, le voleur se sauve avec les habits, laissant le pauvre enfant en chemise.



Que faire ? Revenir dans ce costume ! Il le faut bien. Sur son chemin, il se trouve en face du père Étienne, qui lui met son habit sur les épaules.

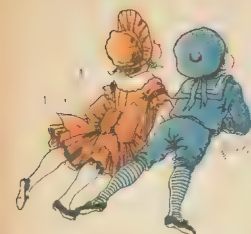


Pierre et Louis, moins généreux, se moquent de lui ; sans savoir ce qui lui est arrivé, ils lui demandent où il a laissé ses beaux habits.



Devant sa maman, quelle confusion ! Comment avouer ? Jacques cependant fait un aveu complet, et sa maman lui pardonne.

LE VOYAGE MANQUÉ



René et Juliette, étendus sur l'herbe et ne sachant trop à quel jeu se distraire, aperçoivent tout à coup un ballon.



« Comme ce serait amusant, dit René, de jouer au ballon ! veux-tu, Juliette ? » La petite sœur ne demande pas mieux ; mais comment faire ?

« Très simple, répond René, nous allons acheter deux gros ballons rouges, et tu verras ! »



On court chercher les ballons. Comme ils sont beaux !



Il faut d'abord une nacelle. René va à la découverte et trouve un grand panier qui fera absolument leur affaire, bien qu'il n'ait pas la forme des nacelles ordinaires.



Juliette tient les ballons avec un peu de peine car ils sont très gros.



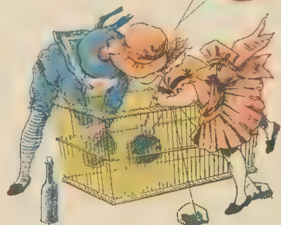
La préparation du ballon commence. Tandis que René, pour bien le retenir, fixe à la nacelle des cordes avec des pierres au bout, Juliette y attache bien solidement les deux ballons rouges.



René, qui a lu dernièrement un voyage en ballon, pense à tout. Le voici avec une carte qu'il a prise sur le bureau de son papa ; c'est, dit-il, pour reconnaître le pays.



Et du lest ! Il en faut, du lest ! La bêche de René et la pelle de Juliette font merveille ; on étend le sable dans le fond de la nacelle ; de cette façon il ne gêne pas du tout.



On n'a pas oublié les provisions. Les paquets recouverts de papier bleu sont les gâteaux du goûter ; il y a même une bouteille de vin prise sans permission.



Le moment solennel est arrivé.

Les aéronautes font leurs adieux à la foule. René prononce un discours, annonçant qu'ils reviendront, comme Malbrough, à Pâques ou à la Trinité !



Puis il se dispose à couper les cordes auxquelles sont attachées les pierres et qui retiennent la nacelle. Mais, dans l'émotion du départ, il coupe sans voir au juste ce qu'il fait, et...

Félix Lacaille

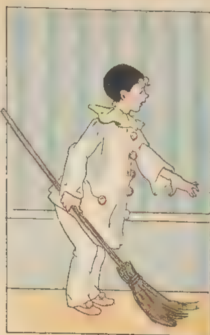


... C'est la corde des ballons qui se détache. Désolation ! bientôt on ne voit plus les ballons ! plus de jeu possible ; la nacelle, le lest, la carte, les provisions ne sont plus rien aux yeux des enfants !

PIERROT



« *Do, do, do, ré, mi, ré.* Quel air malin ! » se dit Pierrot, en jouant sur la flûte sa fameuse chanson.



Il va recommencer, quand il s'entend appeler d'une voix douce : Pierrot ! Vite il se retourne et se trouve



En face de Colombine qui apporte une lettre et une bouteille destinées à la maman de Pierrot.



« Au revoir, Pierrot ! n'oublie pas de remettre la bouteille à ta maman ; elle l'attend avec impatience ! »



« Un cachet rouge ! Une étiquette avec un numéro ; ça ne doit pas être bien bon ! » pense Pierrot.



« La couleur n'est pas vilaine. Si c'était bon, cependant ! Quelle bêtise de n'y pas goûter ! »



Pierrot n'a plus d'hésitation. Il fait sauter le bouchon et avale une bonne gorgée, crânement, comme un homme !



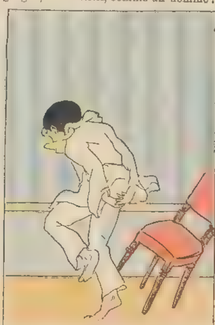
« Tiens ! quel drôle de goût ! Ah ! là... là... Ça me fait mal ! Ça me déchire dans le ventre !...



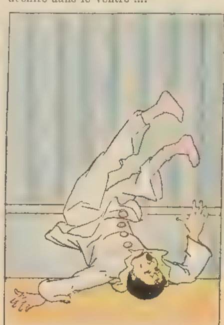
« Aïe ! aïe ! qu'est-ce que j'ai donc bu ? C'était du poison. C'est affreux ! Ça me brûle ! »



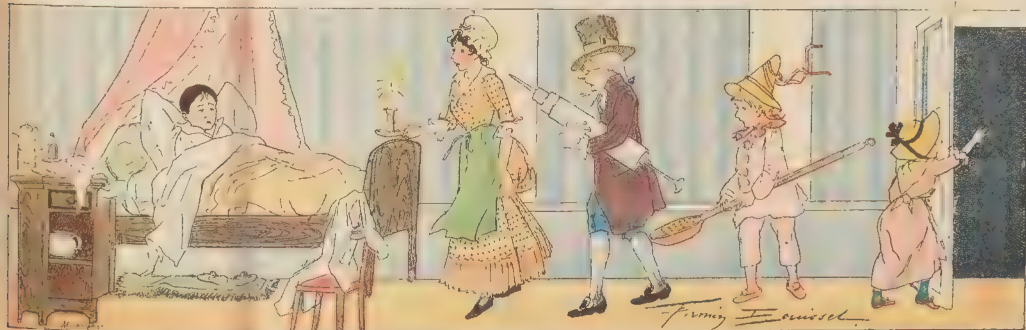
« Je n'en puis plus. Où me mettre ? » Et le pauvre Pierrot se tord sur une chaise, en criant comme un fou.



« Je sens un peu de calme ; ah ! quel bonheur ! Ça descend de l'autre côté ; comme c'est drôle !



Mais non, ça recommence ! Ah ! quelle torture ! quelle souffrance ! Au secours ! au secours ! Je me meurs ! »



Les cris de Pierrot attirent les voisins Sa mère accourt, et, le voyant dans cet état inexplicable, le couche et envoie chercher le médecin. Le voici ! Il soumet Pierrot à un lavage en règle ; il en avait un grand besoin, le pauvre malheureux,

Car il avait bu un liquide fait pour nettoyer et dégraisser les étoffes et composé de produits presque vénéneux.

Quand Pierrot fut guéri, il se jura de ne jamais plus être gourmand à l'avenir

DEUX PÊCHEURS



M. Coquillard et M. Robinet, grands amis et pêcheurs enragés, se rencontrent munis de leurs engins et se félicitent d'avoir eu la même idée.



Chemin faisant, Robinet raconte ses prouesses à Coquillard, qui l'écoute, en souriant d'un air malin, et ne paraît pas bien convaincu.



Cependant, ils veulent connaître le plus habile, et, pleins d'une noble émulation, les deux amis se mettent à l'œuvre, l'un à côté de l'autre.



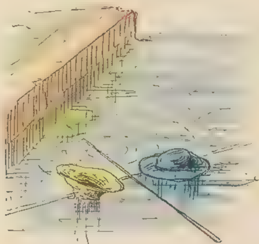
Les deux lignes se rapprochent Tout à coup, Coquillard dit tout bas : « Chut ! ça mord ! Bien sûr, c'est une carpe ! » Robinet répond : « Moi aussi, ce doit être un brochet, à sa façon de tirer. »



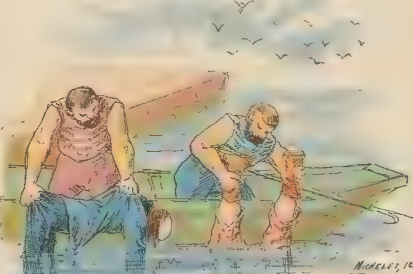
Et tous deux ensemble font sauter leurs lignes. Surprise ! Elles se sont accrochées, et il y a un pauvre petit poisson qui s'agite avec désespoir au bout des deux hameçons ; on ne peut savoir à qui il appartient.



Les deux pêcheurs se lèvent : « Je vous dis qu'il m'appartient, monsieur Robinet. — Erreur ! monsieur Coquillard, il est à moi ! »



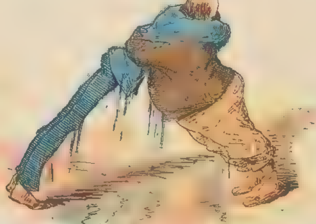
La discussion s'échauffe. Ils en viennent aux coups, et, dans leur colère, se poussent, se bousculent et tombent à l'eau.



Deux bateliers, qui suivaient la lutte à quelque distance, font force de rames et arrivent à l'endroit critique. Remontant par bonheur à la surface de l'eau, les malheureux purent être repêchés.



Revenus à eux, Coquillard et Robinet se regardent, tout ahuris. « Comme te voilà fait, mon pauvre Robinet ! » — « Quelle singulière mine tu as, mon pauvre Coquillard ! »



Et tous deux de s'écrier : « Avons-nous été bêtes ! » Puis ils se lèvent en même temps, se précipitent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassent en pleurant.



Christophe

Bras dessus bras dessous, les voilà qui regagnent leurs logis en toute hâte, pour changer d'habits.

LA VENGEANCE D'UN NÈGRE



Jeanne et René sont habillés et partent pour l'école. Leur maman les accompagne jusque dans la rue, et, avant de les quitter, leur fait mille recommandations.



Le malheur veut qu'ils rencontrent un de leurs camarades nommé Pierre, mauvais garnement, qui, voyant passer un nègre, leur propose de le taquiner.



Ce pauvre nègre, du nom de Bamboula, gagnait sa vie en jouant de la guitare dans les rues et dans les cours.



Pierre, René et Jeanne se mettent à courir derrière Bamboula : « Oh ! crie René, prends garde de perdre tes pantoufles ! » Pierre lui donne l'adresse de la blanchisseuse de sa mère, tandis que Jeanne cherche à le faire tomber avec sa corde.



Soudain, Bamboula se retourne. Les petits drôles font aussitôt les innocents : Jeanne a l'air d'etudier sa leçon, Pierre fait semblant de s'occuper des oiseaux.



Dès que Bamboula a tourné le dos, les enfants recommencent. Cette fois, la méchante Jeanne a réussi, avec sa corde, à faire tomber le nègre. Ils se mettent à rire comme des fous et viennent se moquer de lui.



Mais le nègre s'est relevé. Furieux et tout en se frottant le dos, car il s'est fait bien mal en tombant, il court à la poursuite des enfants. Il les a vite attrapés et mis sous ses bras. René et Jeanne pleurent à chaudes larmes.



Bamboula, implacable, veut une terrible vengeance; sans se laisser attendrir par leurs larmes et leurs prières, il les plonge dans un grand encrier.



Et, pour satisfaire son amour-propre, Bamboula s'assied sur l'encrier et leur joue sur sa guitare l'air de *« Bon voyage, Monsieur Dumollet ! »*



Enfin, le nègre se leva et les fit sortir. Ils étaient noirs, plus noirs que le nègre ! Ils pleuraient de l'encre et ne savaient comment revenir chez eux dans cet état.

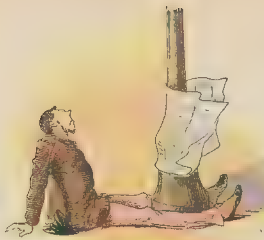
UN ENTÊTÉ



M. Lemulet lit son journal, en se promenant. Il tombe précisément sur un article plein d'intérêt.



Tout à coup, il sent un coup violent ; c'est un bec de gaz contre lequel il s'est heurté.



Il s'est cogné avec une telle violence qu'il tombe à terre, et s'assied sur son chapeau. Quel dommage : un chapeau neuf !



La leçon ne lui profite pas : il s'acharne de plus en plus à sa lecture. Les accidents du jour sont curieux.



« Aïe ! mon œil ! » M. Lemulet vient de recevoir dans l'œil droit la canne d'un passant, derrière lequel il marchait sans le voir.



L'œil meurtri, M. Lemulet, homme têtu, ne quitte pas son journal, Il passe aux *Faits divers*.



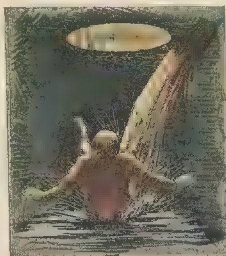
Cette fois, son attention est captivée au point qu'il ne voit pas un tas de pavés, sur lequel il tombe.



Quelle série d'infortunes ! M. Lemulet se relève et continue son chemin, en maudissant les pavés.



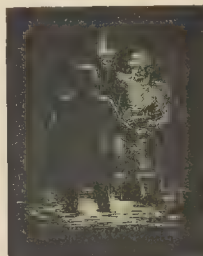
Mais le voilà relevé ! Malgré cet accident, il continue à lire son journal, sans lever les yeux.



Tout-à-coup, il se sent lancé dans le vide et reçoit un jet d'eau noire : il est tombé dans un égout !



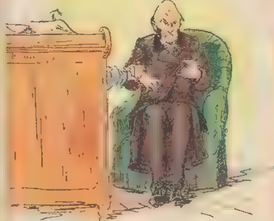
Quelle obscurité ! Par bonheur, il retrouve une allumette qui lui donne une indication.



Puis il aperçoit un égoutier ; il lui explique son aventure et le prie de le faire sortir.



Après un long voyage, il revoit le jour ; à la sortie, il n'oublie pas son guide et rentre chez lui, fourbu et trempé.



Il se couche aussitôt et fait venir son médecin. Celui-ci ne lui trouve qu'une forte fièvre, occasionnée par les odeurs de l'égout.



Aussi, grâce aux bons soins dont on l'entoure, M. Lemulet se rétablit bientôt et, le jour où il se lève, a l'idée d'aller faire une promenade.



Sur le boulevard, un homme lui crie dans l'oreille tous les journaux du matin ; mais M. Lemulet lui tourne le dos avec mépris.

UNE VOCATION



Le petit Georges, encore en nourrice, regarde avec admiration son papa, qui a mis son grand uniforme pour aller à la revue.



A l'âge de cinq ans, dès qu'il entend le tambour, rien ne l'arrête : il accompagne le bataillon qui passe, en marchant au pas comme un vrai soldat.



Plus grand, il prend l'habitude de saluer avec le plus profond respect les officiers de tous grades, même ceux de la garde nationale.



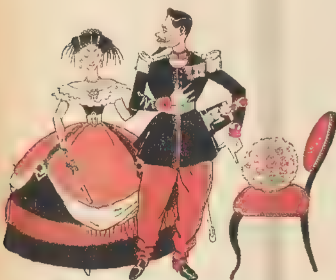
Georges entre à Saint-Cyr ; comme il est permis de rêver en montant la garde, l'imagination du factionnaire entrevoit la croix, même la graine d'épinards, et encore le bâton de maréchal.



Sorti de l'école, on l'envoie au régiment avec le grade de sous-lieutenant. Il s'occupe des recrues, plein d'un zèle admirable, et sait les secouer quand il le faut.



Le voilà en Crimée. Il gagne ses galons de lieutenant à Malakoff, en faisant prisonnier un général russe. La lutte avait été terrible.



Capitaine, il est reçu dans les salons les plus recherchés, et il y rencontre une personne qui sans hésitation consent à devenir sa femme.



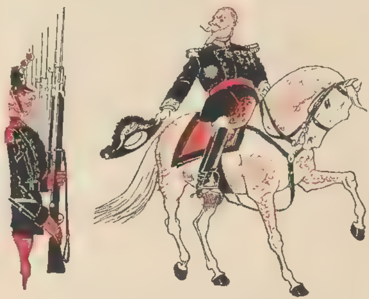
Chef de bataillon, les hautes situations lui paraissent un peu dangereuses, car, pour lui, l'équitation manque absolument de charme, mais, après quelque temps, il en prend l'habitude.



Lieutenant-colonel en 1870, ce n'est pas sa faute si les Prussiens ont franchi les frontières de la France ! Un jour, à bout portant, il a fait sauter la cervelle à un officier prussien.



Colonel, et colonel au 1er zouaves, il ne cesse de s'occuper de ses bons troupiers, les fait venir auprès de lui pour les encourager ou les punir.



Enfin, à lui les étoiles ! Le beau général ! Quand il passe en revue les troupes placées sous ses ordres, on lui présente les armes, et il salue le drapeau du régiment.



Helas ! vient l'heure de la retraite. Il ne commande plus qu'à son petit-fils, tout jeune encore, mais qui veut déjà être soldat et général.

LE DIABLE BAFOUÉ



C'était au XII[e] siècle ; une nuit d'orage, la foudre tomba sur l'église d'une petite ville de Lorraine : le feu prit aussitôt.



Le lendemain, trois notables du pays tinrent conseil. Après longue délibération, ils décidèrent qu'il fallait rebâtir l'église, mais en constatant qu'ils n'avaient pas un denier.



Ils se promenaient un soir, se creusant l'esprit pour trouver un moyen, quand ils virent venir un cavalier d'allures fort étranges, qui, brusquement, arrêta son cheval devant eux.



Le cavalier mit pied à terre et invita les trois notables à s'asseoir : « Je sais, leur dit-il, ce qui vous embarrasse. Eh bien, je m'engage à reconstruire votre église, à une condition :

« La première âme qui y entrera m'appartiendra ! » A ces mots, les notables reconnurent messire Satan. Après une longue hésitation, ils acceptèrent et prêtèrent serment.



Dans la nuit, des démons et des gnomes bâtirent l'église.



Les trois notables s'étaient promis de garder le silence. Chacun raconta le secret à sa femme, et le lendemain, toute la ville était avertie.



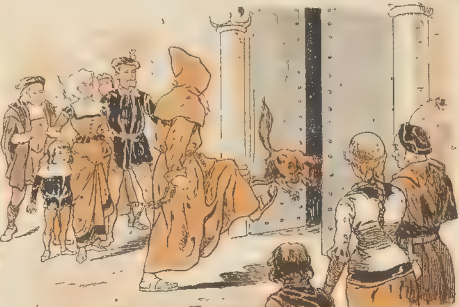
Mais ceux qui avaient prêté serment se demandèrent ce qui allait arriver ; ils comprenaient bien qu'il fallait satisfaire Satan. Ils cherchèrent longtemps, sans rien trouver.



Par bonheur, deux autres habitants eurent l'idée de demander un conseil à l'ermite Antoine, qui vivait dans la montagne avec un loup apprivoisé.



Le saint homme les écouta avec bienveillance ; puis, sans dire un mot, il prit le chemin de la ville en compagnie de son loup.



Arrivé devant l'église, l'ermite fit ouvrir les portes, puis, poussant devant lui le loup, il lui envoya dans les régions inférieures un coup de pied, comme jamais animal n'en avait reçu !



Satan attendait son âme dans l'église. A la vue du loup, il se vit berné. Furieux, il empoigna l'animal et disparut.

PIERROT SOLDAT



Pierrot tire au sort, et c'est le numéro 1 qui lui tombe. Son ami Arlequin le suit de près avec le numéro 2. Quant à Polichinelle, il donne aux deux jeunes gens les conseils d'usage : obéissance et courage!



Au régiment, dans une inspection, le colonel le trouve de mine amusante et le prend à son service. Un jour que la colonelle l'envoie au marché, Pierrot vole à une pauvre marchande une série interminable de saucisses.



En passant près de l'étalage d'un boucher, il aperçoit une tête de veau. Il s'en approche pour la prendre et regarde de côté pour n'être pas vu. Mais, ô surprise! le veau passe sa langue sur la joue de Pierrot!



Stupéfait, Pierrot se retourne, et, empoignant la langue, la tire avec force ; la langue s'allonge. Pierrot redouble d'efforts ; la langue devient d'une longueur surprenante. Enfin, Pierrot en est maître.



La colonelle comprend que Pierrot est un voleur, et le fait enfermer à la salle de police. Pierrot contemple tristement son cruchon d'eau, quand Colombine vient lui apporter une et même deux consolations.



Mais il les partage avec Arlequin, qui montait la garde à la porte. La salle de police a d'autres distractions : il y a tant de punaises que Pierrot prend le parti de les tuer à bout portant avec son fusil.



Arrive la guerre de Crimée; Pierrot part. Le voilà aux avant-postes, en faction. La neige tombe; Pierrot, engourdi par le froid, s'endort. La neige monte ; il en a jusqu'aux genoux, puis à la ceinture, enfin à la tête, et au-dessus. Pierrot dort toujours.





Quelques heures après, un général russe, voyant que les Français se sont retirés, vient examiner les lieux. Il ne remarque qu'un terrain couvert de neige d'une blancheur incomparable.



Peu à peu le temps change, les nuages se dissipent et le soleil brille de tout son éclat ; ses rayons sont même assez chauds. La neige se fond. Le général, assis, se réjouit de voir ce dégel.



Mais quel affreux cri ! C'est le général qui le pousse. Il sent comme une pointe de baïonnette qui le perce. Il veut se dégager, mais la pointe pénètre de plus en plus, car la neige fond et le général descend toujours.



Et Pierrot, réveillé par ces cris, s'étonne d'avoir un fusil si lourd ; il lève la tête. Quelle est sa stupéfaction quand il aperçoit le général enfilé dans sa baïonnette ! Pierrot retourne au camp français.



A la vue d'un prisonnier si drôlement attaché, on acclame Pierrot. Il raconte son histoire et personne ne peut s'expliquer la chose. Le général, apprenant cette nouvelle singulière, sur-le-champ fait appeler Pierrot et le décore.

L'HOSPITALITÉ



Hercule faisait un petit voyage d'agrément pour connaître les hommes et les choses, et pour purger la terre des monstres qu'il rencontrait sur son chemin.



Un soir, fatigué, souffrant de la soif et de la faim, il frappa à la porte d'une masure. Un vieillard, nommé Lasthène, ouvrit avec empressement et l'invita à entrer.

Comme la soirée était fraîche, Lasthène jeta un fagot dans l'âtre et tous deux se chauffèrent en causant, avant de souper.



Le souper fut des plus simples : quelques galettes de farine ; mais, au dessert, Lasthène fit boire à son hôte une coupe de vieux Samos, cru très renommé.



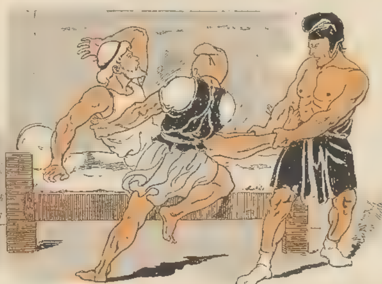
Quand Hercule se fut déclaré satisfait, Lasthène le retint à coucher et lui donna le lit de son fils. Il lui souhaita le bonsoir et se coucha aussitôt après.



Dans la nuit, deux ennemis de Lasthène, qui savaient le trouver seul, se dirigèrent vers sa demeure avec de mauvaises intentions.



Ils enfoncèrent la porte assez facilement, car elle tenait à peine, et se jetèrent sur le vieillard, qui dormait tranquillement.



Lasthène cria de toutes ses forces : « Mon hôte, au secours ! au secours ! »



Réveillé en sursaut, Hercule sauta à bas du lit et se précipita chez Lasthène, qui n'était plus dans sa chambre.



Mais il le retrouva dehors, se jeta sur les deux bandits, arracha Lasthène de leurs mains ; puis, les saisissant chacun par un pied, il les lança dans la mer.





A ce trait magnifique, Lasthène reconnut Hercule ; il se jeta à ses pieds et le remercia de lui avoir ainsi sauvé la vie. Hercule le releva avec de bonnes paroles, lui recommandant d'être toujours bon et hospitalier pour les étrangers, puis, au petit jour, il partit.


MICHELET, SC.